

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 94 (1949)
Heft: 2

Artikel: La pensée militaire française dans ses publications [fin]
Autor: Bauer, Eddy
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-342413>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La pensée militaire française dans ses publications

(Suite et fin)

Si même nous ne tenions aucun compte de l'épopée saharienne de la colonne Leclerc, des exploits des Forces françaises libres en Erythrée, à Bir-Hakeim et à El Alameïn, ni de la participation des corvettes battant le pavillon timbré de la croix de Lorraine, à la bataille de l'Atlantique, la collaboration apportée par la France à ses alliés naturels, dans la seconde partie de la deuxième guerre mondiale, n'en honorerait pas moins grandement ses drapeaux et ses étendards. Du 8 novembre 1942 au 8 mai 1945, soit durant trente mois, ils ont flotté aux côtés des couleurs alliées sur tous les champs de bataille d'Afrique et d'Europe ; numériquement limité pour des raisons indépendantes de la volonté du gouvernement provisoire d'Alger, cet apport français n'en a pas moins joué son rôle dans la victoire générale de la coalition démocratique sur les puissances de l'Axe.

La dure bataille de Tunisie, où les faibles troupes du général Barré couvrirent la concentration des forces anglo-américaines en Afrique du Nord, l'assaut décisif du Zaghuan qui mit fin aux derniers soubresauts de résistance des Messe et des von Arnim, l'action patiente et brillante du C.E.F. en Italie, la foudroyante exploitation du débarquement de Saint-Tropez, le forcement de la trouée de Belfort, la prise de Colmar, l'immortelle campagne Rhin-Danube et la légendaire chevau-

chée de la 2^e D.B. entre Sainte-Mère-Eglise et Berchtesgaden, via Paris, Dompierre et Strasbourg, autant d'exploits dignes d'orgueil et de mémoire... Ils nous prouvent, à tout le moins, qu'il n'est pas de dégénérescence historique, que, bien conduits et bien armés, les soldats français de cette génération trouvaient dans leur cœur de quoi s'égaler aux combattants de Verdun, d'Austerlitz et de Fontenoy.

Ceci étant, on ne s'étonnera pas que cette prestigieuse série d'exploits ait trouvé des historiens aussi brillants que nombreux. Dans le cadre de nos précédents articles, présentons au lecteur les ouvrages les plus récents qui ont paru sur ce sujet, tout en protestant par avance que nous n'avons nullement l'intention d'épuiser la bibliographie française de ces campagnes de la libération. A cet effet, il nous conviendrait d'accaparer une place dont nous ne saurions disposer, vu les besoins toujours plus pressants de l'actualité militaire.

Relevons, toutefois, en nous bornant aux principales, certaines lacunes que l'on voudrait voir comblées sans trop de délai, dans l'intérêt de la tactique et de la technique. Depuis l'ouvrage du commandant L. Audoin-Dubreuil, paru en 1945 sous le régime de la censure et de l'autorisation préalable¹, rien, par exemple, n'a paru qui nous retrace l'ensemble des opérations du Corps expéditionnaire français en Tunisie. Et pourtant le sujet vaudrait la peine ; l'habile défensive du général Barré sur la Grande Dorsale, puis la vigoureuse offensive des divisions de marche d'Alger, d'Oran et du Maroc qui formaient la droite de la 1^{re} Armée britannique (Lieutenant-général K.-N. Anderson) n'ont pas peu contribué à l'éviction totale de l'Axe, du sol africain, laquelle formait le prélude nécessaire à la libération de l'Europe. Et l'on n'oubliera pas la participation à la même campagne de la colonne Leclerc, de la 1^{re} D.F.L., des Tabors marocains et du détachement

¹ Commandant L. AUDOIN-DUBREUIL : *La Guerre en Tunisie*. — Payot, Paris, 1945.

saharien du général Delay. Il y aurait là matière à un volume riche d'enseignements et d'exemples.

Depuis le début de l'année 1946, on nous promet un historique officiel de la 1^{re} Armée française qui conduirait les vaillantes divisions du général de Lattre de Tassigny, depuis leur débarquement à Saint-Tropez jusqu'à la capitulation inconditionnelle de l'Allemagne, qui trouva le 1^{er} C.A. du général Béthouart, au sommet de l'Arlberg. On ignore les raisons qui jusqu'ici ont retardé cette publication qui promettait d'être magistrale, et l'on a quelque peine à se les expliquer, car, outre les archives de la 1^{re} Armée et celles des grandes unités subordonnées, les Français disposent encore des papiers et des témoignages de l'adversaire. Pareille réalisation nous intéresserait non seulement en raison des remarquables manœuvres stratégiques qu'elle nous retracerait, mais en raison aussi du cadre géographique dans lequel elles se sont déroulées, le long de nos frontières d'Ajoie, d'Argovie, de Schaffhouse et de Saint-Gall. Là encore exprimons le vœu que cette lacune soit bientôt comblée. Souhaitons aussi qu'elle le soit par une œuvre digne des hommes et des chefs qui ont accompli presque sous nos yeux une incomparable série d'exploits, caractérisés les uns et les autres par une implacable opiniâtreté et par un sens approfondi de la manœuvre.

On comprend mieux les raisons qui nous ont privés jusqu'ici d'une étude systématique et critique qui serait consacrée à l'œuvre, à l'organisation et aux combats de la Résistance. Tout d'abord, il s'agit en l'espèce de mille actions de détail entre lesquelles il est difficile de dérouler le fil d'Ariane. D'autre part, en cette saison passionnée, le sujet serait difficile à traiter de manière parfaitement objective, et le ferait-on qu'on risquerait de se voir soumis à un véritable feu croisé de critiques et même d'injures ; nous n'exagérons rien, preuve en soit les polémiques qui se perpétuent sans s'apaiser, sur la délivrance de Paris et sur le drame du Vercors. Enfin les nécessités de cette lutte sans merci excluaient la possibilité

de tenir et d'entretenir des archives régulièrement alimentées et méthodiquement classées. Beaucoup de vrais résistants sont tombés face à l'ennemi, ce qui a donné à d'aucuns toute licence pour grossir leur rôle et gonfler leur personnage : « J'étais là, telle chose m'advint. »

Aussi bien devons-nous une singulière obligation aux auteurs qui n'ont pas cédé à la double tentation de la gloriole et de l'idéologie, mais qui, tout bonnement et tout simplement, nous ont apporté sur ce sujet controversé des expériences vécues et dominées par la raison. Tel est le cas de M. Pierre de Préval¹ qui commanda le maquis de Meurthe-et-Moselle, et dont l'ouvrage constitue véritablement la bible du sabotage, non, certes, d'un sabotage romantique, trop voisin de l'enfantillage et de la pyromanie, mais d'une action de destruction savamment concertée de manière à paralyser l'envahisseur, tout en ménageant l'infrastructure industrielle de la nation. S'il était nécessaire d'envisager le pire et de préparer non seulement nos cadres militaires, mais encore nos administrations à la guérilla, on ne saurait mieux faire que de lire et faire lire ce volume de haute volée, où le courage n'échauffe pas la tête.

Nul de nos lecteurs n'ignore, sur le sujet de la résistance et de la guerre des renseignements, l'œuvre admirable de Rémy² ; du roman policier, conçu sous sa forme la plus haute, elle tient la passion et le mouvement dramatique, mais, en dépit de toutes les tentations, ce moderne Edgar Poe, que l'on rangera aux côtés du génial Lawrence, ne décolle jamais de la réalité, et ceci nous prouverait que dans cette forme d'hostilités, l'imagination joue un rôle au moins aussi grand que la

¹ PIERRE DE PRÉVAL : *Sabotages et Guérilla*. — Berger-Levrault, Paris, 1945.

² RÉMY : *Mémoires d'un Agent français de la France libre*. — Aux Trois Couleurs ; R. Solar, Paris, 1946, 2 vol.

— *Le Livre du Courage et de la Peur*. — id., 1947, 2 vol.

— *Une Affaire de Trahison*. — id., 1947, 1 vol.

— *Comment meurt un réseau*. — id., 1948, 1 vol.

— *Les Mains jointes*. — id., 1948, 1 vol.

méthode et le bon sens rassis. Au même titre, relevons les deux volumes de Pierre Nord, *alias* colonel Brouillard¹; ici encore, bien souvent, on se croirait en présence d'une œuvre d'imagination, tel, naguère, son roman d'espionnage intitulé : *Double crime sur la ligne Maginot*; mais à relire ses pièces justificatives, on se rend compte que ses moindres affirmations ont été scrupuleusement contrôlées à l'aide d'une documentation sévèrement analysée et exploitée. Aucun officier de renseignements ne devrait se dispenser de lire et de méditer Pierre Nord; quant à nous, avouons en toute franchise que ses pages sur l'« intoxication » nous ont fait froid dans le dos. N'avons-nous jamais été victimes en Suisse des informations que l'« agresseur éventuel » cherchait à nous imposer par le canal de ses propres agents camouflés, voire même par celui de quelque agent de nos services retourné et instruit?

Ne trouverait-on pas, dans une semblable manœuvre du *Geheimdienst* allemand, l'explication de nos alarmes de mai-juin 1940? Auquel cas nous n'eussions pas constitué le dernier objectif de ce mouvement enveloppant; pour l'O.K.W., il se serait agi principalement d'empêcher les généraux Gamelin et Weygand de dégarnir nos confins du Sundgau et du Jura français de leur dernière division active...

* * *

La participation du Corps expéditionnaire français (C.E.F.) à la bataille d'Italie a, nul ne l'ignore, dépanné les Anglo-Américains et décidé du sort de cette campagne, au moment où celle-ci risquait de s'enliser dans de stériles actions frontales, en présence de la ténacité défensive du maréchal von Kesselring et de la 1^{re} division parachutiste allemande (Lieutenant-général Heydrich). Elle en eût vraisemblablement décidé, fin janvier 1944 déjà, si les efforts de la 2^e D.I.M.

¹ PIERRE NORD : *Mes camarades sont morts*; t. I^{er} : *La Guerre du Renseignement*; t. II : *Le Contre-espionnage*. — Librairie des Champs-Elysées, Paris, 1947, 2 vol.

(Général Dody) et de la 3^e D.I.A.¹ (Général de Montsabert) en direction d'Atina, avaient été soutenus en temps utile par les réserves du général Clark, couronnant la brèche ouverte par l'effort acharné et sanglant des Français. A tout le moins, ces attaques, poursuivies avec des moyens limités contre un ennemi fortement retranché, eurent pour effet d'empêcher les Allemands d'intervenir en forces contre la tête de pont qui venait de se former à Anzio. Chose plus importante encore, elles assurèrent le prestige du général Juin auprès de ses alliés ; il se trouvait dès lors en situation de leur conseiller et même de leur imposer, pour le plus grand profit de la cause commune, ses propres conceptions opératives.

De Venafro à Castel fiorentino, entre le 11 décembre 1943 et le 22 juillet 1944, le Corps expéditionnaire français a parcouru 350 kilomètres, le plus souvent sur le ventre d'un ennemi tenace et bien entraîné. Aussi bien ses pertes furent-elles lourdes : 31511 tués, blessés évacués et disparus, c'est-à-dire plus de 10 000 morts, car les Français, attaquant sans cesse, n'abandonnèrent qu'une poignée de prisonniers entre les mains de leurs adversaires. La 2^e D.I.M., au moment d'être retirée du front d'Italie pour être embarquée et transportée en Provence, accusait la perte de 11 600 officiers, sous-officiers et soldats, soit de plus de la moitié de ses effectifs. Quant au 4^e R.T.T.² de la 3^e D.I.A., il avait été totalement renouvelé durant la campagne, les seules attaques et contre-attaques du Belvédère lui ayant coûté, entre le 20 et le 30 janvier 1944, 1430 combattants, parmi lesquels 38 officiers, dont le commandant de cet héroïque corps de troupes, le colonel Roux, glorieusement tombé à l'ennemi, et tous ses commandants de compagnie, tués ou blessés.

En revanche, plus de 8000 Allemands tombèrent entre les mains de leurs vainqueurs, au cours de cette campagne où

¹ D.I.M. : Division d'infanterie marocaine ; D.I.A. : Division d'infanterie algérienne ; D.M.M. : Division de montagne marocaine.

² R.T.T. : Régiment de tirailleurs tunisiens.

s'accusèrent les traditionnelles vertus militaires de la grande nation. Mais aussi, à chaque occasion, les cadres avaient donné avec une incomparable générosité ; dans le même espace de temps, six commandants de régiment et neuf commandants de bataillon et de groupe étaient tombés à la tête de leurs hommes qu'ils précédèrent dans la victoire.

Toutes ces données, nous les puisons à la meilleure source qui soit, c'est-à-dire à l'ouvrage que le colonel Goutard¹ vient de consacrer aux opérations du Corps expéditionnaire français en Italie. Rien de plus éloigné de la *Hurrastimmung*, comme disent les Allemands, que ce volume d'une information toujours solide et d'une sobriété exemplaire ; en vérité nous voici devant un modèle d'exposé méthodique qui rappelle les meilleures monographies que le colonel Grasset consacrait naguère aux grands chocs du premier conflit mondial. La plupart de ces actions, jusqu'à la prise de Rome, s'étant déroulées dans des terrains et à des altitudes qui rappellent les conditions de notre Réduit national, cet ouvrage constitue un véritable classique de la guerre de montagne ; à ce titre sa lecture et sa méditation méritent d'être chaudement recommandées à nos camarades ; ils y trouveront des exemples pratiques de ce qu'il faut faire et de ce qu'il faut éviter, dégagés par une sévère et sereine analyse. Nul doute, à cet égard, que le dispositif allemand dans le massif des Monti Aurunci, à la date du 11 mai 1944, ne leur paraisse digne d'attention ; ils y verront, en effet, comment on procède en montagne pour organiser sa propre défaite, dès qu'on a devant soi un adversaire déterminé à jouer le tout pour le tout, et capable de manœuvrer par les hauts. Auquel cas, la difficulté du terrain ralentit et rend aléatoires les tentatives de rétablissement du défenseur surpris et mal installé, et l'infiltration de l'attaque, très rapidement, prend la forme et l'allure de l'avalanche.

Mais encore à lire le remarquable ouvrage du colonel

¹ Colonel GOUTARD : *Le Corps expéditionnaire français dans la campagne d'Italie*. — Charles-Lavauzelle et C^{ie}, Paris, 1947.

Goutard, il convient de relever deux choses. La première, c'est la grande figure du général Juin, chez lequel il faut reconnaître des vertus d'équilibre et de dynamisme admirablement dosées, et la haute valeur des cadres. Au lendemain du 25 juin 1940, c'était un slogan d'incriminer l'enseignement de l'Ecole de guerre, et de mettre en cause la valeur et l'énergie des généraux français, « ces pelés, ces galeux dont venait tout le mal... » La victoire d'Italie, comme, un peu plus tard, celles de Provence, d'Alsace et d'Allemagne, devraient convier l'opinion, dans le seul intérêt de la vérité historique, à reviser ce jugement par trop sommaire et par trop entaché d'injustice, car, enfin, les grands chefs de 1944 et 1945 étaient tous des brevetés de l'Ecole de guerre de Paris, sortis en bon rang du concours final, et que les événements allaient montrer susceptibles de synthétiser sans perte de temps les grandes leçons de l'expérience.

La seconde remarque qui s'impose concerne la parfaite instruction et le moral élevé du C.E.F. A ce titre quel étonnant contraste avec l'armée de mai-juin 1940 ! Si le colonel Goutard met ces faits en pleine lumière, ce n'est pas de sa part illusion, complaisance ou forfanterie ; à l'appui de ses affirmations, il apporte, avec la satisfaction que l'on conçoit, un document-massue ; c'est la *première estimation de la tactique ennemie depuis le 12 mai*, rapport émané de l'Etat-major du groupement von Zangen, à la date du 19 mai 1944. Le commandement allemand appréciait ainsi qu'il suit les méthodes et l'esprit qui régnait au sein du C.E.F. : *Les tactiques américaines et britanniques ont été méthodiques comme par le passé. Les succès locaux ont été rarement exploités. Au contraire, les Français et surtout les Marocains ont combattu avec furie et exploité chaque succès en concentrant immédiatement toutes leurs forces disponibles sur le point qui faiblissait. Les points d'appui ont été contournés aussi largement que possible, l'ennemi, à cette fin, progressant souvent dans un terrain qui jusque-là avait été considéré comme impraticable...* En vérité on ne saurait mieux dire, et c'est tout

le secret de la guerre de montagne ; aussi bien l'assaut du Petrella par la 4^e D.M.M. mérite-t-il de demeurer dans nos mémoires d'officiers suisses, au même titre que l'attaque du Matajur par le bataillon wurtembergeois d'un certain major Rommel, le 25 octobre 1917.

* * *

Après l'historique de la 2^e D.B. dont nous avons déjà rendu compte ici même, nous devons à la maison d'éditions *Art et métiers graphiques*, un excellent exposé des opérations de la 1^{re} Division française libre (1^{re} D.F.L.) que l'on trouve aussi mentionnée en Italie et en France, sous la dénomination de 1^{re} Division motorisée d'infanterie (D.M.I.)¹.

Elle tire son origine de l'appel du général de Gaulle, le 18 juin 1940, et se constitua peu à peu, à l'aide d'éléments métropolitains et coloniaux rameutés de toutes parts et de toutes armes. Un premier détachement de ces Français libres se distingua, au début de l'année 1941, lors de la campagne qui donna l'Erythrée italienne aux troupes britanniques du lieutenant-général Platt. Fin mai 1942, la 1^{re} brigade du général Koenig s'illustrait à Bir-Hakeim, mettant en échec, quinze jours durant, tous les assauts de l'*Afrikakorps*, et limitant de ce fait la portée du désastre de Tobrouk ; une deuxième brigade française rejoignit la 8^e Armée quelques semaines plus tard et participa, avec sa devancière, à la grande bataille d'El Alameïn ; nous les retrouvons quelques mois plus tard, regroupées sous les ordres du général de Larminat, à l'attaque du Djebel-Garci, collaborant vaillamment au hallali final de la campagne de Tunisie.

Le 1^{er} septembre 1943, la 1^{re} D.F.L. recevait son organisation définitive, sous les ordres d'un extraordinaire meneur d'hommes, le général Diego Brosset. Ce vrai chef de guerre n'en était pas à sa première campagne, puisque, en 1915, il

¹ *La 1^{re} D.F.L. ; Epopée d'une Reconquête.* — Arts et Métiers graphiques, Paris, 1947.

s'était engagé à dix-sept ans dans un bataillon de chasseurs alpins, et que nous le retrouvons, en 1940, au sortir d'une glorieuse série d'exploits et d'aventures poursuivie au Maroc, en Mauritanie, au Sahara et au Soudan, chef du 2^e Bureau du 2^e Corps d'armée colonial ; gendre du général Mangin, il paraît avoir hérité de l'incomparable énergie et aussi de l'infinie curiosité intellectuelle du vainqueur de l'Ourcq.

Somme toute, c'est à lui que revient l'honneur d'avoir forgé ce remarquable instrument militaire de la 1^{re} D.F.L., où se rencontraient, à côté des légionnaires de la 13^e Demi-brigade, vétérans de Narvik, toutes les races de l'Empire français, depuis les Polynésiens du Bataillon d'infanterie de marine et du Pacifique (B.I.M.P.) jusqu'aux volontaires antillais du 21^e groupe de D.C.A. Relevons que cette grande unité présentait encore la particularité de disposer, à titre organique, d'un régiment blindé : le 1^{er} régiment de fusiliers marins (R.F.M.), formé à quatre escadrons : un escadron de chars légers (*Stuart* ou *M3*) et trois escadrons de reconnaissance.

Le 10 mai 1944, la 1^{re} D.F.L., débarquée en Italie, formait l'aile droite du C.E.F. et de la 5^e Armée américaine, au contact, sur le Liri, avec le 13^e Corps de la 8^e Armée britannique. Le choc fut très dur, en raison des hauteurs dominantes devant lesquelles les Marocains de la 2^e D.I.M. échouèrent un instant, mais la chute du Girofano et du Monte Majo étant survenue le 12 mai, le général Brosset nettoya la boucle du Liri et lança ses colonnes sur Pontecorvo ; le 30 mai, la 1^{re} D.F.L. avait dépassé cette localité de 40 kilomètres, et se trouvait à Tivoli, le 6 juin suivant. Elle était relevée, le 21 juin, dans la région de Radicofani, pour être transportée à Tarente et Brindisi où l'attendaient des renforts et une nouvelle mission. Ses quarante-cinq jours de victoire lui avaient coûté 2673 tués et blessés, dont 163 officiers. Parmi ces derniers, deux colonels et deux chefs de bataillon étaient tombés à la tête de leurs hommes.

Le 19 août 1944, la 1^{re} D.F.L., regroupée avec la 9^e D.I.C. sous les ordres de son ancien commandant, le général de

Larminat, attaquait en Provence, sur l'axe Saint-Raphaël-Toulon. Le 24 au soir, elle s'était acquittée de sa mission au prix de 921 tués et blessés ; toute résistance, en effet, avait cessé dans Toulon, où 3664 Allemands, dont le contre-amiral Ruhfuss, s'étaient constitués ses prisonniers. Cette franche victoire en appelait d'autres. Malgré la pénurie d'essence, la grande unité du général Brosset, dans la trace de la 1^{re} D.B., passait le Rhône, le 30 août, remontait le grand fleuve par sa rive droite, libérait Lyon et parvenait, le 17 septembre, dans la région de l'Isle-sur-le-Doubs, où elle entrait dans le cadre du 2^e C.A., récemment réorganisé et placé sous les ordres du général de Montsabert.

Parvenue au pied des Vosges à bout d'essence et à court de munitions, la 1^{re} D.F.L. se vit contrainte de marquer le pas devant un ennemi qui se redressait de jour en jour ; il s'ensuivit une période d'usure d'autant plus pénible que la mauvaise saison ne laissait pas d'affecter la combativité des troupes de couleur. « Blanche » à grand renfort de résistants F.F.I., elle s'ébranlait le 19 novembre pour appuyer l'offensive du 1^{er} C.A., déclenchée le 14 précédent entre la frontière suisse et le Doubs de Montbéliard. Par Champagney, Plancher-Bas et Giromagny, elle parvint à son tour sur le sol de l'Alsace, occupant Massevaux, dans la vallée de la Doller. Mais l'héroïque Brosset n'était plus là pour la guider dans ses succès : sa *Jeep*, le 20 novembre, l'avait précipité et noyé dans le Rahin. Lui succéda le général Garbay, commandant de son infanterie divisionnaire, qui soutint avec capacité les durs combats de la poche de Colmar. Au tournant de l'année, il stoppait l'attaque allemande qui visait Strasbourg ; le 22 janvier 1945, il reportait son monde en avant et contribuait utilement à libérer la pittoresque cité du général Rapp.¹

¹ Sur le détail de ces combats sans merci, on se reportera avec le plus grand profit au bel ouvrage du général RENÉ CHAMBE : *Le 2^e Corps attaque*. — Flammarion, Paris, 1948, que l'on peut considérer comme un guide particulièrement sûr pour les visiteurs de la « poche » de Colmar.

Un mois plus tard, cette belle unité relevait les Américains dans le secteur des Alpes maritimes et prenait les ordres du général Doyen qui lui attribuait en renfort le 3^e régiment d'infanterie alpine (R.I.A.), c'est donc à elle que, le 13 avril suivant, revint l'honneur de chasser les fantassins allemands du massif fortifié de l'Aution. Quelques jours plus tard, son bataillon de sapeurs ouvrait à sa colonne de gauche une route qui franchissait les Alpes au col de Lombarde (2351 m.) et lui livrait, de la sorte, la vallée de la Stura. La capitulation inconditionnelle du III^e Reich l'arrêtait dans sa poursuite à Borgo San Dalmazzo, soit à 70 km. de Turin.

Les opérations de la 1^{re} D.F.L. constituent vraiment cette épopée d'une reconquête que nous annonce ce beau volume dont nous achevons l'analyse. On doit donc en recommander la lecture à nos camarades, et on le fera d'autant plus volontiers que la richesse de son illustration et l'élégance de ses cartes le rendent particulièrement accessible et même agréable.

* * *

Je ne suis point pour les grenadiers, s'écriait, dans ses *Rêveries*, Maurice, comte de Saxe, duc de Courlande et de Semigalle, maréchal-général des armées de S.M.T.C. Et, dans son langage savoureux, le vainqueur de Fontenoy s'expliquait sur cette opinion : *J'ai vu des sièges*, ajoutait-il, *où l'on a été obligé plusieurs fois de renouveler la compagnie de grenadiers. Cela est d'abord dit, on veut des grenadiers partout et s'il y a quatre chats à fesser, ce sont les grenadiers que l'on demande et la plupart du temps, on les fait tuer mal à propos.* Combien de fois, depuis la création de ces compagnies dans notre Armée, ce jugement désabusé du maréchal de Saxe ne nous est-il pas revenu en mémoire ? Le danger d'écrêmer le gros tas de l'infanterie n'est que trop certain, et songeons encore que le hasard d'une matinée de bataille risque de priver nos régiments de leurs éléments les mieux instruits et les plus combatifs.

Les unités de choc de la 1^{re} Armée française procédaient

d'une intention bien différente et — osons le dire ici — d'une conception autrement réaliste. Tous ceux de nos camarades qui, voici deux ans, ont eu le grand privilège d'entendre le colonel Gambiez, à l'occasion de ses conférences en Suisse, s'en seront rendu compte aussi bien que nous. Aussi bien faut-il savoir gré à cet incontestable héros de la deuxième guerre mondiale d'avoir fait condenser son inappréciable expérience du sujet dans un élégant volume que M. Yves Brayer a bien voulu illustrer de seize aquarelles.¹

Dans sa lettre-préface, le général de Lattre de Tassigny qualifie d'« arme nouvelle », un tel bataillon de choc, et l'auteur, dans son exposé de doctrine, nous affirme que son *bataillon n'est pas d'infanterie*. Le combat sur un front organisé n'est pas son affaire ; au reste sa mission essentielle lui refuse les moyens de durer. Il lui appartient de s'infiltrer à l'intérieur du dispositif adverse, toujours par petits groupes opérant nuitamment à coup d'explosifs, puis s'évanouissant au milieu du désarroi. Il s'agit, somme toute, d'une bombe d'avion, mais d'une bombe qui serait intelligente.

L'application rigoureuse de cette doctrine comporte des conséquences pratiques que l'on peut énumérer comme suit :

- la nécessité d'un entraînement athlétique et intellectuel de la troupe et des cadres poussé jusqu'aux performances les plus élevées, par tous les temps et dans tous les milieux.
- l'organisation d'un S.R. bien étoffé, capable d'analyser les photos aériennes, de construire les plans-reliefs nécessaires à la préparation des opérations, et de suivre jusque dans ses moindres détails le dispositif de l'ennemi.
- l'armement de la troupe qui sera ultra-léger : mitrailleuses, un mousqueton à lunette et un F.M. par dix hommes, grenades, plastic.

¹ *Bataillon de Choc* ; textes du capitaine MAURICE GUERNIER. — Paris, 1947.

- la richesse de l'encadrement : chaque coup de main étant l'affaire d'une dizaine d'hommes, il faut prévoir un chef par mission et le faire assister par un ou deux officiers ; on est arrivé ainsi à 50 officiers pour un bataillon de 600 hommes.
- l'autonomie enfin. En France, le bataillon de choc constituant un corps autonome était subordonné au commandant en chef qui l'employait directement au profit de l'Armée, ou le mettait à la disposition d'une grande unité, en vue d'une mission temporaire et bien déterminée.

Somme toute, il s'agit d'actions discontinues, largement espacées dans le temps, vis-à-vis desquelles, ainsi que le remarque l'auteur, l'expression de « choc » prête à confusion ; celle de « commando » lui paraîtrait préférable, encore qu'elle ait conservé une valeur amphibie. Les partisans du front de l'Est s'inspiraient d'une doctrine absolument semblable, s'infiltrant à travers les mailles largement distendues de la *Wehrmacht*, pour attaquer P.C. et batteries. Chez nous, plutôt que celui des grenadiers, ce serait le principe des patrouilles de chasse, préconisées par le regretté colonel-divisionnaire de Diesbach.

La Corse, l'île d'Elbe, les parachutages de Provence, dans la nuit du 14 au 15 août 1944, l'assaut du Mont-Faron et de la poudrière de Toulon, la surprise de Dijon et celle de Belfort, le coup de main d'Etueffont, tels sont les principaux articles de cette incroyable épopée où de petits groupes d'hommes invisibles et silencieux ont, à chaque fois, estoqué l'ennemi, semé la panique dans ses rangs, fait sauter ses batteries, désorganisé, au moment le plus critique, le réseau de ses transmissions, capturé ses chefs en chemise de nuit. Mais ce furent aussi les féroces combats de la poche de Colmar où, faisant flèche de tout bois pour maîtriser une situation critique, le commandement lança le bataillon de choc dans une lutte d'usure qui n'était pas son fait. Au bilan qui s'établit sur

l'Arlberg, le 8 mai 1945, on comptait 278 tués et 800 blessés graves dans un corps de troupe formé à l'origine de quatre compagnies de 140 officiers, sous-officiers et soldats. Rendons-leur cet hommage qu'ils moururent et souffrissent utilement et que jamais si peu d'hommes n'achetèrent de résultats aussi importants, au prix de leur sacrifice.

Quant à nous, s'il est vrai que nos grenadiers sont instruits à bonne école, constatons, à l'occasion de nos manœuvres, que nous ne les voyons pas toujours utilisés selon les doctrines réalistes du bataillon de choc. Quant à nous encore, à la lumière de cet enseignement que nul ne devrait ignorer, constatons pareillement que le réflexe nécessaire de la vigilance et de la méfiance n'est pas suffisamment répandu parmi nos fantassins et artilleurs. Si l'on songe à la faible densité d'occupation que nos effectifs nous permettront de réaliser face à l'ennemi, vu le péril de l'invasion verticale ; si l'on songe aussi aux possibilités d'infiltration qu'offrirait notre terrain, coupé et boisé, à un adversaire bien instruit et moyennement entreprenant ; si l'on considère enfin la relative rareté de notre matériel, ainsi que les difficultés que nous trouverions à le remplacer, usons de nos cinq sens de nature, comme disait le prudent roi Louis XI, pour nous garder contre les éventuels Gambiez d'une troisième guerre mondiale. La traditionnelle amitié de la France nous garantit qu'ils ne s'appelleraient pas ainsi, mais soyons sûrs que sa leçon n'est pas de celles qui se perdent...

* * *

Nous arrêtons ici cette revue bien incomplète de la plus récente bibliographie militaire française. Nous y reviendrons à l'occasion, mais nous serions heureux si notre expérience pouvait servir à l'un ou l'autre de nos camarades : un officier illettré est encore moins utile au pays que le célèbre et patient mulet du maréchal de Saxe.

Major ED. BAUER.